



SOMMAIRE DES MATIERES.

PAULINE BUTLER, (suite) ; UN ROMANCIER.

AUX LECTEURS DU COIN DU FEU.

Nous nous trouvons obligés d'annoncer aux nombreux lecteurs du *Coin du Feu*, que le nombre de nos Abonnés, après un essai d'un an, n'est pas suffisant pour nous permettre d'en continuer la publication à l'expiration du semestre courant. L'année sur le point d'expirer va nous laisser avec une perte assez considérable, eu égard à l'entreprise, et rien ne nous fait espérer un meilleur résultat pour une autre année.

Si l'on nous demande à connaître la cause de la chute d'une publication qui ne manquait assurément pas d'intérêt, et qui se distribuait à un si bas prix, nous répondrons que nous croyons pouvoir l'attribuer à l'habitude trop générale en ce pays de prêter ses journaux. Les lecteurs payants de toutes publications périodiques, devraient se convaincre qu'ils travaillent contre eux-mêmes lorsqu'ils prêtent ces publications : ils réduisent la somme des abonnements, et parant les moyens d'améliorer et d'augmenter ces publications, dont souvent même ils compromettent le succès, et amènent indirectement la chute. Ce ne sont pas les lecteurs qui ont manqué au *Coin du Feu*, mais les payeurs.

FRÉCHETTE & CIE.

PAULINE BUTLER.

[SUITE.]

II.

Le lecteur est sans doute curieux d'apprendre ce que c'était cette jeune et belle inconnue qui était venue d'une façon si inopinée, si malencontreuse, faire irruption dans l'hôtel de M. de Livry. A ce sujet, il y aurait tant de choses à dire que nous nous bornerons pour le moment à proclamer le nom de cette charmante personne,

qui s'appelait Mme de Melcourt. Maintenant, était-elle femme ou veuve, riche ou pauvre ? Ce sont là des détails sur lesquels la suite de ce récit pourra donner quelques lumières, mais qui ne sauraient venir qu'en leur lieu. Encore ces lumières seront-elles bien incomplètes et bien douteuses. C'est ce qu'en historiens véridiques, nous devons nous empresser de déclarer. Le monde physique a ses mystères, pourquoi le monde moral n'aurait-il pas les siens ? Après avoir soumis cette grave question à l'appréciation du lecteur, nous reprenons le cours de notre récit.

— Dieu soit loué ! disait Ferdinand à sa femme le lendemain de l'arrivée de Mme la marquise de Livry à Toulouse. Tout s'est passé beaucoup mieux que je n'osais l'espérer. Ma mère ne se doute de rien et t'aime déjà de toute son âme. Pourtant j'ai vu le moment où Mme de Melcourt allait tout compromettre, et si je ne m'étais empressé de conduire ma mère à son appartement et de couper court à l'entrevue, je ne sais trop ce qui serait arrivé.

— Que veux tu, mon Ferdinand ? répondit avec douceur Mme de Livry ; en toute autre circonstance, la froideur de mon accueil eût assurément éloigné Mme de Melcourt ; mais tu sais qu'elle m'a vue à Londres à une époque... bien funeste. Tu es aussi intéressé que moi à son silence, et le seul moyen de l'acheter, c'est de lui faire bon accueil. Après tout, elle a un cœur excellent et serait, j'en suis sûre, désolée de me causer de la peine. Enfin, elle ne saurait demeurer longtemps ici.

— Plaise au ciel qu'elle parte le plus tôt possible.

— Elle avait déjà entendu parler dans la ville de la petite réunion par laquelle nous allons soulienniser, ce soir, l'arrivée de ta mère, et tu ne me gronderas point, mon ami, n'est-ce pas ? je n'ai pu me dispenser de l'y convier.

— Encore !

— O mon Dieu, comme tu me dis cela ! ce n'est pourtant pas ma faute. Et une larme roula dans les yeux de la jeune femme, larme essuyée bien vite, car, à cet instant, un domestique parut et annonça madame de Melcourt. Ferdinand, hors d'état de dissimuler sa mauvaise hu-